TEMPERATURE

Du 26 mai 1903.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
7 h. du matin....	78	25
Midi.....	86	30
3 P. M.....	84	29
6 P. M.....	84	29

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 26 mai—Indications pour la Louisiane—Temps—averses et orages mercredi ; plus frais dans la partie nord beau temps jeudi ; vent frais du sud-ouest.

La Grande Grève

— DE —

New-York.

La ville de New York nous fait assister en ce moment à un spectacle lamentable. Alors que les travaux abondent et que la pénurie se fait sentir, alors qu'il faudrait, s'il était possible, doubler le chiffre des ouvriers, la plupart d'entr'eux sont en grève.

Comme ils appartiennent presque tous aux Unions qui sont solidaires, les chefs de ces dernières ayant décrété, dans leur haute sagesse, la cessation des travaux, les ouvriers se voient obligés de rester dans les rues, les bras croisés, sans gagner un sou pour faire vivre leurs familles.

Sait-on combien il y a d'ouvriers sur le pavé ? Rien que dans la ville de New York ils sont 200,000.

La majeure partie seraient enchantés de retourner à l'atelier qui est leur gagne-pain. Ils en sont empêchés par ordre supérieur. S'ils s'avisent de rentrer au bureau ou à l'atelier malgré l'interdiction des meneurs, ils sont impitoyablement rayés de la liste, et ils se voient privés des avantages que leur procuraient leur avances de 10, 15, 20 ans, peut être même davantage.

Sait-on à quelle somme s'élèvent les salaires de ces malheureux ? à $600,000 par jour, soit $3,600,000 par semaine.

C'est là une perte sèche dont les unions auront bien de la peine à se relever, si jamais elles y réussissent.

Qu'elles s'entr'aident les unes les autres, rien de mieux. Mais s'il y a eu emprunt, il faut bien que le prêteur rentre plus ou moins dans son argent.

Ce qui aggrave encore le mal à l'heure qu'il est c'est que les patrons, de leur côté, suivent l'exemple que leur ont donné leurs ouvriers; ils opposent leurs *Lockups* aux grèves des ouvriers ; d'où une stagnation presque complète dans le monde commercial et industriel.

Nous ne prétendons pas que les travailleurs aient nécessairement tort, et les patrons nécessairement raison ; les uns et les autres peuvent avoir de graves torts, et nous ne nous portons pas garants de la vertu des propriétaires. Mais, en vérité, ce n'est pas en empirant le mal que l'on arrive à le réparer. Nous avons en horreur toutes ces combinaisons factices qui conduisent fatalement à l'appauvrissement du monde travailleur et nous sommes bien aises que l'on daigne quelque peu tenir compte aux patrons de leurs soucis et des dangers qu'ils courent.

Notre Auditorium.

Tous nos lecteurs se rappellent avec plaisir que le lendemain même du jour où l'Association des Vétérans Confédérés avait fait choix de la Nouvelle Orléans pour siège de leur prochaine Réunion, notre maire M. P. Capdevielle avait, sans perdre une minute, réclamé la construction d'un vaste auditorium permanant, toujours prêt à recevoir les meetings, les conventions, de quelque genre qu'elles fussent, patriotiques, économiques ou industrielles.

Les succès obtenus jusque là pour notre ville autorisaient, légitimaient une pareille entreprise, et dès les débuts, le maire s'était mis à l'œuvre. Très malheureusement, le temps manquait pour l'exécution complète des travaux.

Il a fallu renoncer à la construction de l'édifice ; l'idée de l'Auditorium permanent a été abandonnée, et l'on a résolu bon gré, mal gré de recevoir les vétérans avec les ressources que l'on avait sous la main.

On sait quel prodigieux succès a obtenu la Réunion: c'est été un véritable triomphe pour la Cité du Croissant, et le lendemain même un cri partait des rangs des étrangers, qui demandait que la Nouvelle-Orléans fut choisie comme siège permanent des grandes conventions de l'Union.

Dans le passé, c'était le zèle patriotique qui guidait le maire. Aujourd'hui, c'est le sentiment du devoir qui l'anime.

On ne peut plus livrer au hasard le sort de ces assemblées. Le Maire l'a nettement compris et profondément ressenti, et le voilà qui se remet à l'œuvre avec l'ardeur qui l'anime et la confiance qui ne l'abandonne jamais en pareil cas.

Il se sent appuyé, non seulement par notre population, mais aussi par les étrangers qui viennent de nous honorer de leur visite.

C'est un homme heureux ; tout lui a réussi jusqu'à présent. Pourquoi donc échouerait-il dans son œuvre favorite, dans une œuvre qui doit faire la gloire de son administration et assurer la grandeur de notre ville ? Ce ne sont plus des réunions de dix mille âmes, mais de cinquante mille que nous rêvons, et nous y arriverons avec l'aide de Dieu et de notre maire.

Exposition de St-Louis.

Notes sur les travaux d'embellissement.

La France va construire un Pavillon national qui sera la reproduction du Grand Trianon, de Versailles.

La Grèce, de son côté, élève un musée où seront exposées les statues des grandes célébrités de l'antiquité païenne.

Les éleveurs du Canada vont, avec l'aide de leur gouvernement faire une superbe exhibition de leurs produits. Ils demandent à leur gouvernement un secours de $250,000.

Le Pavillon national anglais sera la reproduction de la fameuse orangerie de Kensington.

37 acres sont consacrés à l'exhibition des animaux de ferme. Plus de 3000 étables seront construites pour y caser les animaux. La Nouvelle Angleterre, New York, les Etats de l'Est se disputent l'honneur de briller au 1er rang dans cette exhibition.

—Le Connecticut construit en ce moment des étangs et des réservoirs d'eau courante, pour y entretenir des poissons et aider à leur multiplication.

—Animée d'une noble émulation, l'Allemagne va reproduire à grands frais le château de Charlessenburg, élevé par Frédérick 1er, de Prusse.

Presque tout l'ameublement sort de la célèbre manufacture des Gobelins, de Paris.

Citons enfin le jardin, déjà fameux, des roses, d'une longueur de 1600 pieds, la plus magnifique collection de ce genre que l'on aura jamais vue. Déjà 50,000 rosiers y sont en pleine croissance.

LES

FEMMES MEDECINS.

L'exercice de la médecine par les femmes, loin d'être une nouveauté, n'est qu'un retour aux plus vieilles coutumes ; la "Nouvelle Revue" ajoute même : à la loi de la nature. Qu'une femme soit mieux qualifiée qu'un homme pour soigner une femme, rien de plus évident : la routine seule a pu troubler notre jugement sur cette question si claire. Encore ce préjugé n'est-il pas très ancien : il date du dix-huitième siècle, du dix-septieme tout au plus, et c'est en France qu'il est né. Partout, jusqu'alors et de tout temps, des femmes avaient soigné les femmes. Cela se voit encore chez tous les "primitifs" dont la civilisation n'a pas faussé les idées. Cela se voyait en Grèce, où il existait non seulement des sages-femmes, mais des "guérisseuses" ; à Rome, où Galien parle avec éloge de ses confrères "femmes", et notamment d'une certaine Antiochis dont les cures étaient merveilleuses. L'avènement du christianisme ne changea rien à cette tradition. Dès les premiers siècles de l'Eglise, il y eut des femmes médecins dont quelques unes sont canonisées : telle sainte Théodosia, mère de S. Procope, qui exerçait à Rome : telle, sainte Nicerate qui guérit d'une laryngite saint Jean Chrysostome. Beaucoup de religieuses furent versées dans les sciences médicales. Au douzième siècle, les sœurs du couvent du Paraclet, en Champagne, s'essayèrent à la chirurgie sur les conseils d'Abélard ; en Allemagne, sainte Hildegarde, la plus célèbre de toutes les femmes médecins, fut non seulement une émérite praticienne, mais aussi une doctoresse à qui l'on doit les plus savants traités. Elle s'y montre, dit la "Nouvelle Revue", un précurseur étonnant. La métallothérapie du docteur Burcq est tout entière dans ses œuvres. Sainte Hildegarde refuse de voir dans la "possession diabolique" la cause de la folie et explique l'épilepsie comme on le ferait de nos jours. Elle pressent la circulation du sang, admet implicitement la théorie de l'auto-intoxication.... C'est un médecin de notre école moderne en avance de quelques siècles. En France, jusqu'au dix-septième siècle, il y a des "miresses" et des "médeciennes", des "chirurgiennes" et des "apothécaresses", et l'Université de Paris leur décerne des brevets. L'Angleterre, la Pologne, l'Italie eurent aussi leurs "medicæ".

L'Italie est même la seule nation qui, sans interruption, ait conservé jusqu'à nos jours des femmes médecins.

Exercices de l'escadre française du Nord.

Les exercices qui ont eu lieu récemment à Saint-Waast entre l'escadre du Nord et les torpilleurs et sous-marins n'ont pas présenté tout l'intérêt qu'on en attendait.

Les sous-marins "Naval, Sirene, Silure et Espadon" qui étaient sortis pour participer aux manœuvres n'ont pas pris contact avec l'escadre; les torpilleurs qui devaient l'attaquer au mouillage, la nuit, ont été signalés au moyen des projecteurs électriques et vivement canonnés ils ont été considérés comme hors de combat.

Le croiseur "Guichen", qui, seul de l'escadre, était resté à Saint-Waast pour repêcher une de ses ancres qu'il avait perdue, est rentré à Cherbourg après avoir effectué cette opération avec l'aide d'une gabare du port.

AMUSEMENTS.

Spectacle extraordinaire.

Une Néo-Orléanaise dans les flammes.

Le spectacle des "Derniers jours de Pompéi", de Pain, qui s'ouvre le lundi premier juin pour une semaine, comprendra, un des soirs, une immense pièce d'artifice formant le portrait d'une fort jolie dame très répandue dans la société néo-orléanaise.

Il serait, bien entendu, hors de place de donner aucun nom, mais la ressemblance sera telle que les amis de la dame se trouvant parmi les spectateurs reconnaîtront immédiatement l'original.

Cette colossale photographie pyrotechnique aura vingt pieds sur quarante de surface, et elle comprendra toutes les couleurs de l'art de l'artificier.

Ce n'est d'ailleurs qu'une des nouveautés d'intérêt local auxquelles le public assistera durant la semaine commençant le 1er juin au Parc Audubon.

PARC ATHLETIQUE.

Au Parc Athlétique, l'opéra "King Capital," œuvre de MM. Levèque et Wehrmann, poursuit triomphalement la série de ses représentations, à la grande gloire des auteurs, qui sont deux Néo-Orléanais, et à qui le public fait des ovations bien méritées. On sait de quelle popularité jouit M. H. Wehrmann comme exécutant et comme compositeur. Aussi son œuvre est-elle acclamée tous les soirs. Il y a là plusieurs motifs plein d'entrain qui seront bientôt sur tous les pianos.

WEST END.

Le West End est le rendez-vous préféré de tous ceux qui veulent passer quelques-heures agréables. Aussi tous les terrains sont-ils encombrés, ainsi que les trains du chemin de fer, aller et retour.

Il en est ainsi jusqu'à près de minuit. On doit cet énorme succès à l'habile direction de M. A. Veazey.

Comme à l'ordinaire, on applaudit beaucoup les imitations de Sorona, une reproduction exacte de l'amiral Schley et de l'amiral Sampson.

Le public a déjà fait la connaissance de Samson et Dalila dont les voltiges produisent une profonde sensation.

Courage d'un quartier-maître.

Pendant le voyage de M. Delcassé en Tunisie, entre Sfax et Sousse, un accident est survenu à bord du "Casabianca." Une prise de vapeur s'ouvrit d'elle-même, le quartier-maître mécanicien Lagrifoul se précipita pour la fermer, mais sans succès, et au milieu de la vapeur brûlante, il parvint à fermer le robinet intermédiaire. Gravement brûlé, le quartier-maître reçut des soins immédiats et sous peu il fut hors de danger.

A l'arrivée à Tunis, Lagrifoul a été félicité par le Bey et MM. Delcassé et Pelletan, et a reçu l'ordre de Nicham-Iftikar.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 15 mai 1903.

I.—Lettres au duc d'Aumale — première partie (1837-1841), par Cuvillier-Fleury.

II.—Elias Portolù, dernière partie, par Mme Grazia Deledda.

III.—La Politique Française après Sadowa, par M. Emile Ollivier, de l'Académie française.

IV.—Le Procès de Sorcellerie du Maréchal de Luxembourg (1680).—I L'Arrestation, par M. Pierre de Ségur.

V.—L'Irlande et l'Impérialisme Britannique, par M. Louis Paul Dubois.

VI.—Shakspeare et la Musique, par M. Camille Bellaigue.

VII.—Revue Dramatique.—"Les Affaires sont les Affaires," à la Comédie Française;—"Crainquebille", à la Renaissance;—"La Rabouilleuse", à l'Odéon, par M. René Doumic.

VIII.—Revue Etrangère.—Gladstone et Disraeli, d'après un témoin de leur vie, par M. T. de Wyzewa.

IX.—Chronique de la Quinzaine, histoire politique. — par M Francis Charmes.

X.—Bulletin Bibliographique.

DEPECHES

Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

La canonnière Loretto coule à pic.

Presse Associée

Plymouth, Ang., 26 mai—Une voie d'eau s'est déclarée dans la cannonnière péruvienne Loretto à 40 milles au nord-est des îles Scilly hier soir et le vaisseau a coulé à pic dans une heure.

L'équipage a été recueilli par une barque française et débarqué à Plymouth aujourd'hui. Le Loretto était un vaisseau neuf. Il avait quitté Liverpool le 24 mai pour Para, Brésil.

Dons retournés.

Presse Associée—

Madrid, Espagne. 26 mai—L'automobile Club Royal a décidé de retourner aux donateurs les prix destinés aux vainqueurs de la course de Paris à Madrid, course interdite à la suite d'accidents.

Voiles anglaises.

Presse Associée

Londres, 26 mai—La "Pall Mall Gazette" se joint à la protestation contre l'usage des voiles Ratsey sur le Reliance. Ce journal dit :

"C'est un procédé des plus indignes du sport. Si le défenseur gagne avec de la toile anglaise ce ne sera pas du tout une victoire américaine."

Le Péonage dans l'Alabama.

Fermiers et magistrats.

Enquête par les autorités fédérales.

Presse Associée—

Washington, 26 mai—A la requête des autorités du département de la justice le service de la sûreté des Etats-Unis a entrepris une enquête sur le péonage, ou maintien d'un individu en servitude pour l'acquittement d'une dette, dont sont accusées des personnes résidant près de Montgomery, Alabama.

Les peines prévues par la loi pour ce crime sont une amende de $1,000 à $5,000 ou un emprisonnement de un à cinq ans.

Un individu du nom de Robert N. Franklin est déjà en accusation pour avoir gardé un nègre en servitude pendant au moins un an.

Des informations recueillies par le chef de la sûreté, M. Wilkie, tendent à démontrer qu'un système régulier est depuis longtemps pratiqué entre certains magistrats et des individus employant des nègres. Le système consiste, dit-on, à amener un pauvre nègre devant un juge sous une accusation quelconque.

Il est condamné et comme il n'a pas d'argent pour payer l'amende le blanc offre de le lui avancer, à condition que le noir s'engage à travailler pendant assez longtemps pour rembourser le blanc et compenser la peine qu'il a prise pour sortir le condamné de prison.

Le noir est alors emmené et est soumis à ce qui est fréquemment une cruelle servitude, étant souvent battu pour n'avoir pas accompli sa besogne à la satisfaction de son maître.

Un agent de la sûreté actuellement sur les lieux fera une enquête complète sur ce prétendu système et remettra à l'attorney fédéral de ce district toutes les informations qu'il obtiendra en vue de poursuites contre les coupables.

Acte héroïque.

Presse Associée

New York, 26 mai—Deux agents de police ont travaillé avec héroïsme ce matin à sauver des femmes et des enfants qui étaient cernés dans une bâtisse en feu rue Fulton.

Quand la police et les pompiers sont arrivés les femmes et les enfants étaient aux fenêtres appelant à leur secours. L'agent William McAuley est entré dans le bâtiment et a trouvé à l'étage supérieur Mme Howard Murray sans connaissance.

Il l'a portée à la fenêtre, puis a succombé, ayant était grièvement brûlé à la figure et aux mains. Les douleurs qu'il endurait étaient tellement atroces qu'il en a perdu la raison et qu'il a fallu lui mettre la camisole de force à l'hôpital. Dans l'intervalle la police et les pompiers avaient sauvé les autres femmes qui dormaient quand le feu a éclaté.

L'expédition antarctique.

Presse Associée—

San Francisco, 26 mai—Le lieutenant B. H. Schakelton, M. R., est arrivé en cette ville de l'Australie sur le steamer Ventura, en route pour l'Angleterre, où il va faire un rapport sur les progrès de l'expédition d'exploration antarctique de la société Royale de Géologie.

Le navire Discovery a quitté l'Angleterre le 16 novembre 1901 à la recherche de données scientifiques.

Trois de ceux qui étaient à bord, le capitaine R. F. Scott, qui commande l'expédition, le lieutenant Shackelton et M. Wilson ont réussi à s'approcher plus près du pole sud qu'on ne l'avait jamais fait auparavant.

Ils sont restés 94 jours sur le vaisseau par une température de 50 degrés au dessous de zéro.

La plus importante découverte jusqu'ici est une chaine de montagne de 7,000 à 9,000 pieds de haut s'étendant à 200 milles et que l'on croit être le pole sud.

Explosion dans une mine.

Presse Associée

Pittsburg, Pennsylvanie, 26 mai—Par une explosion de gaz dans la mine de la Chartiers Coal and Coke Company, à Federal, Pennsylvanie, aujourd'hui à midi, quatre hommes ont été tués instantanément et sept autres ont été brûlés grièvement.

En outre, nombre d'ouvriers ont reçu des blessures légères.

Plusieurs hommes n'ont pas encore reparu ; on les croit encore dans la mine. Comme le feu s'est déclaré ils sont en danger d'être brûlés vifs ou suffoqués.

Les morts sont James Nelson William Nelson, Joseph Saler et Joseph Jonak.

Les blessés, dont cinq sont atteints mortellement, sont des étrangers dont on n'a pu apprendre les noms.

Environ soixante-quinze hommes étaient au travail quand l'explosion s'est produite. On croit qu'elle est due à une accumulation de grisou qui a pris feu au contact d'une lampe ouverte.

Abandon de la course Paris-Madrid.

Presse Associée.

Paris, Madrid, 26 mai—Le départ n'a pas été donné ce matin pour la seconde étape de la course d'automobiles Paris-Madrid, à cause de l'interdiction des gouvernements français et espagnol.

De nombreux concurrents se sont retirés et quelques-uns s'en retournent à petites journées.

On garde l'espoir du rétablissement de Marcel Renault, un des concurrent blessés.

L'état des autres blessés s'améliore.

Maurice Farmen et d'autres chauffeurs connus déclarent qu'ils renoncent d'une façon permanente aux courses.

BULLETIN FLUVIAL.

Nouvelle-Orléans 26 mai 1903

Fourni par le Bureau Météorologique à la Nouvelle-Orléans, Département de l'Agriculture des Etats-Unis.

Etiage à 6 heures A. M.

Stations.	Pieds baissant à la rive. pieds.	Ligne du danger. pieds.	Hauteur pieds	Changements dans les dernières 24 h.
S.-Pau		24	9.3	—0.1
Davenport	15	15	10.0	—0.3
St. Louis	22	30	21.7	—1.2
Cairo	44	45	22.1	—0.4
Memphis	32	33	16.4	—0.3
Helena	43	42	24.1	—0.2
Vicksburg	44	45	30.6	—0.1
Riviere Rouge			36.7	—0.8
Donaldsonville	23	25	22.0	—0.8
Nle-Orléans	9	12	14.3	—0.4
Melville		31	32.2	—0.4
Omaha		41		
Kansas City		31	18.0	1.2
Pittsburg	30	22	6.8	0.7
Cincinnati	45	50	8.0	0.4
Louisville		28	4.3	—0.5
Nashville		40	3.0	—0.1
Chattanooga	33	33	3.8	0.0
Fort Smith		22	24.4	—2.3
Little Rock		23	21.8	—0.3
Arthur City		27	9.0	0.0
Fulton	26	28	20.6	—0.8
Shreveport	21	29	13.2	—0.4
Alexandria	32	33	11.0	—0.1
Barbre				
Camden	26	32	24.0	—1.5
Monroe		46	29.7	—0.1

Feuilleton

— DE —

L'Abeille de la N. O.

No. 1. Commencé le 27, 1903.

LES SIRENES

Par Jean Reibrach.

I

—Nous sommes en avance, dit Mme Lantenay en reparaissant dans la salle à manger, desservie déjà, où son fils Albert l'attendait. A peine huit heures et demie. Il n'y a personne encore chez les Martel !

Petite, grasse, vêtue de noir, les cheveux blonds grisonnant, elle s'assit sous la lumière de la suspension, acheva d'entrer ses gants, avec des gestes lents et méthodiques, tandis qu'Albert, un grand jeune homme de vingt-cinq ans, la barbe châtain taillée en pointe, le regard doux et intelligent, reposait, après un geste d'assentiment, son chapeau sur la table et se prenait à rouler une cigarette.

—T'ai-je dit, demanda Albert, que j'avais vu aujourd'hui M. Hardy ?

—Non. A-t-il arrêté une date ?

—Oui. C'est décidément au mois de septembre qu'il se retirera et me cédera sa tannerie. Il t'en parlera ces jours-ci, afin que nous puissions, dès à présent, préparer le contrat de vente.

—Il faudra donc, dit Mme Lantenay, nous mettre en mesure, pour cette époque, de faire un premier versement.

—Si tu veux, proposa Albert, je m'en occuperai ?

—C'est inutile, répondit Mme Lantenay. Il y a une combinaison très simple, qui ne nécessitera ni tracas, ni déplacement de fonds.

—Laquelle ?

—Mais, mon Dieu ! Tu as vingt-cinq ans, exposa la mère, de sa voix douce et tranquille. Tu seras bientôt un gros industriel. Ne penses-tu pas que le moment est venu de te marier ? Eh bien ! que le mariage soit fait pour cette époque, la dot servira ! Je me suis accordée déjà à ce sujet avec M. Véret.

—Mon Dieu ! sans doute, répondit Albert ; Edmée est une bonne et charmante fille..... Mais c'est un peu une amie d'enfance, une camarade.... Pourquoi me pousser ! Je ne dis pas non, remarque bien ; je sais que c'est ton idée ! Mais un mariage, je te l'avouerai, me gêne un peu. Ma sœur....qui n'a pas eu de dot....

— Albert, interrompit Mme Lantenay avec une douce énergie, tu sais bien que je ne veux pas que tu me parles de ta sœur. Elle s'est mariée malgré moi ! Je n'ai plus de fille ! Elle n'existe plus ! Quant à toi, j'aime à croire que tu me donneras du moins cette satisfaction de te marier convenablement et raisonnablement.

Puis, posément :

—Sais tu que sa minoterie lui rapporte plus de vingt cinq mille francs, à Véret ? Sans compter ses propriétés, ses maisons en ville....Et je ne parle pas non plus des terres qu'il a vendues au commandant Darley, il y a deux ans, lorsque celui-ci est venu se retirer dans le pays. Presque toutes les propriétés du commandant lui ont été cédées par M. Véret....

—Oui, je sais....Oh ! c'est un parti superbe !

—Edmée, reprit la mère, passant à un autre ordre d'idées, est une excellente ménagère, qui tiendra ta maison en ordre et fera des économies. Au surplus, c'est une jolie fille !

Puis, s'interrompant avec un sourire et un petit haussement d'épaules.

—Mais c'est pour me faire parler que tu me laisses dire tout cela !

—Ce que tu dis, ma mère, est très vrai, très juste, mais peut être, pour un acte aussi grave que le mariage, ne faut il pas envisager uniquement les avantages matériels. Il faut songer aussi à l'affection, à la similitude des goûts, des idées.

—Mais je pense qu'Edmée a beaucoup d'affection pour toi ! Elle t'attend comme le Messie. Et quant à ses goûts et à ses idées, elle sera bien contente de prendre ceux qu'il te plaira de lui donner !

—Oui, sans doute, répondit Albert ; je ne dis pas non, du reste .... Mais nous avons le temps, nous en reparlerons.

La conversation tomba.

Le visage de Mme Lantenay n'exprimait aucune contrariété, aucun doute. Il demeurait, à sa coutume, figé dans une sérénité souriante.

A cinquante ans, bientôt, ses traits menus et réguliers semblaient avoir, non pas vieilli, mais s'être effacés doucement, un peu tous les jours, d'une usure de chose immobile et dormante.

Son sourire, le bleu de ses yeux, avaient pâli, dans la paix morte de la province, à la façon d'un pastel très ancien.

Nulle passion, nulle émotion vive n'avaient marqué de plis qui persistent ses paupières ni ses lèvres. Elle était née là, à Silly sur Indre, dans la petite ville de Touraine où continuaient de couler ses jours. Elle avait épousé un médecin, avait eu deux enfants, son fils Albert et une fille, Marie. Le docteur était mort, sa fille s'était mariée contre son gré. Mais rien n'avait ébranlé sa douceur calme, patiente, invincible, de femme qui va droit devant soi, toujours du même pas, persuadée d'avoir toujours raison.

Le soin de la maison, la messe le dimanche, quelques visites données et reçues, de rares soirées chez des amis, comme celle où, justement, elle allait se rendre, ce soir-là, chez le capitaine Martel, suffisaient à lui remplir une existence ni bonne ni mauvaise, heureuse en somme, et telle que jamais elle n'aurait pu l'imaginer différente.

Et maintenant elle attendait patiemment l'heure où son fils épouserait Edmée Véret et prendrait la tannerie de M. Hardy, qui se retirait des affaires.

Albert, cependant, consulta sa montre :

—Veux-tu que nous partions ? dit-il,

Et Mme Lantenay inclina légèrement la tête et se leva.

Ils étaient encore en avance cependant, car lorsqu'ils arrivèrent chez les Martel, ils ne trouvèrent au salon, dans lequel étaient préparés une tasse de thé et un jeu de whist, que le capitaine et sa femme.

Un antique salon de province, aux meubles de reps grenat, à la cheminée ornée d'une pendule Empire, sous globe, au meuble d'acajou.

Là, plus encore que chez Mme Lantenay peut-être, ou était non seulement très loin de Paris, mais très loin de l'époque même, comme dans du passé, dans de l'oubli.

Il en émanait une odeur de choses anciennes, une atmosphère vétuste, d'un charme subtil.

Rien, en effet, n'y avait été changé depuis que l'entrepreneur de maçonnerie, Valentin Beauchard, le père de Mme Martel, avait cinquante ans avant au début de sa fortune, construit et meublé la maison. Les mêmes lampes à huile l'éclairaient : les sièges, soigneusement conservés sous des housses, les tentures, dans l'ombre des volets clos, avaient à peine pâli un peu ; tandis que, de loin en loin, venait s'ajouter à la sévérité froide de leur confort, quelque dos de fauteuil au crochet, quelque menue tapisserie où s'occupaient les doigts et les rêves de Mlle Elodie Beauchard, dans les longues années de son célibat.

Il y avait cinq ans seulement, en effet, qu'elle avait épousé le capitaine retraité Martel, un vieux soldat d'Afrique, de belle allure encore avec sa figure ouverte et sa barbe d'ancien zouave, et qui, originaire de la Lorraine annexée, était venu se retirer à Silly sur-Inde, séduit par la coquetterie de la petite ville et le charme des environs.

Grande, mince, le visage éclairé de deux grands yeux de bonté, elle gardait encore, à cause du tardif mariage sans doute, un air de vieille fille, mais de vieille fillé qui ne s'est point aigrie et qui est demeurée, au contraire, indulgente et sensible.

Les compliments cependant n'étaient pas encore échangés que le timbre de la grille d'entrée retentissait de nouveau.

—Les Véret ! dit le capitaine.

Et, en effet, quelques instants après, Mme Véret parut, une grosse femme toujours essoufflée, à la face ronde, un peu rouge, où luisaient, toujours en mouvement, des yeux étonnés et curieux.

Au-dessus d'elle, en arrière, apparaissait la face glabre et placide du minotier, un colosse blond, qui, malgré la fortune acquise, gardait un embarras de sa forte carrure, de ses épaules puissantes, courbées jadis, à ses débuts d'ouvrier, sous les pieds des sacs de farine.

Puis ce fut le tour d'Edmée, une belle fille d'une vingtaine d'années d'une santé robuste, d'un éclat de fleur vivace, que gâtait seulement un peu une toilette trop endimanchée, légère-